

L'histoire de Loukios tel que je la vis de mes yeux.

Loukios avait coutume de se rendre à Carthage à dos de mulet afin d'y vendre du vin de Chypre. Sur son chemin, il croisa une femme seule avec son fils, elle aussi faisant route vers la Cité de Rubis. Grâce au vin, il la séduit et la prit en couche durant tout le trajet. À Carthage, il se pressa pour acheter des vêtements d'apparat au fils de sa nouvelle concubine, mais devant l'étal, un jeune adonis lui souriait. Au soir venu, alors qu'il devait passer la soirée avec la belle, il se rendit plutôt chez le jeune éphèbe et passa la nuit avec lui. Au lendemain, il rencontra la mère du jeune garçon et fut estomaqué par sa beauté et sa chevelure sans pareil. Il déploya charme, vin et richesse pour gagner sa couche, mais la mère de l'éphèbe, bien que seule à la maison, refusait ses avances pourtant insistantes et chaleureuses, mais accepta le vin qu'elle but entièrement avec lui en l'espace de trois jours, temps où il cessa totalement de penser à la belle ou au fils de la résistante. Ses refus le rendirent ingénieux et intelligent, et bientôt, sa conversation atteignit le mémorable, tant et si bien que la femme lui souriait toujours davantage. Au terme d'une troisième nuit, elle accepta de le recevoir en sa chambre s'il acceptait de se présenter nu devant elle et s'il se prêtait à un récital religieux, ce que bien entendu, il accepta. Les romains de Judée l'avait pourtant averti des pouvoirs mystérieux qu'ont les prières des carthaginois, mais Loukios, fou de désir, accepta de s'y prêter. À peine la formule prononcée, notre homme fut transformé en mulet, et la sorcière le poursuivit afin de lui poser selle et mors. Il lui servit de porte-charge pendant un certain nombre de temps, et puis un jour, il entendit des mages de Crète parler de thériomorphose. Il se fit la mule d'un de ses mages pendant que sa maîtresse peaufinait ses manies sexuelles avec un autre. Le mage ne fut pas trop surpris de voir une mule thériomorphe capable de s'exprimer en Grec et accepta de procéder à l'anthropomorphose si la mule parvenait à répondre à cette énigme :

« Tu es un homme que le désir a transformé en bête et qui souhaite redevenir homme. Tu es de ceux qui ne sourient pas en retour quand sourit le destin. Mais des dieux furent comme toi, alors entends et réponds à l'énigme, alors tu redeviendras homme ».

Psyché entend une certaine voix sans corps, vent du désir. Psyché, mariée à Éros sans jamais l'avoir vu, approche près du lit nuptial munie d'une lampe à huile, afin d'observer le corps du Dieu. Elle sent le fœtus en son ventre, retourne le corps endormi, et devant sa divine beauté et par la honte qu'elle ressent pour elle-même, échappe la lampe sur Éros, embrase le lit et menace les traits parfaits de son époux par ses flammes déléteres.

Approchant la lumière de sa propre nuit, l'âme fait fuir le Dieu qui l'obsède.

Une goutte d'huile brûlante a tombée sur le corps nu de l'Esprit.

Le daimôn Éros devient oiseau.

Cupidon se pose sur la branche d'un cyprès. La mer écume et laisse sur la plage un blanc ressac de sel et de vie. Les nymphes sont en joie et dansent sourire aux lèvres et regard dérobé.

Qui peut voir ce qui est à la source? Quel est celui ou celle qui peut encourir de redevenir bête et porter la lumière plus avant que soi dans le temps?

Un homme lève les yeux vers le ciel et veut se faire oiseau. Cet homme est bien malin : il connaît la bête qui marche sur la terre et celle qui vit sous les flots. Il sait que l'air, qui sépare la terre de l'éther, doit bien être peuplée d'esprits, de superoiseaux. Car l'oiseau n'est pas un « vrai » habitant de l'air, lui qui se pose et se niche pour assurer son repos. Logiquement, les habitants de cet intervalle auront des ailes, sans être ni dieux ni oiseaux. Il contemple ensuite une fresque où sont dessinés deux êtres : Cupido et Somnus – qui ne sont en aucun cas des dieux, étant le contraire de l'impassibilité (l'ataraxie des étoiles) et les voit toujours figurés comme dotés d'immenses ailes. Cupido a les ailes blanches, couleur du désir, et Somnus, les ailes noires, couleur du sommeil. L'un porte la mort et l'autre conserve la vie. Il voit ensuite le « mi-chemin » entre la terre et le ciel et calcule sa distance pour y rejoindre les daimôns. Ce « mi-chemin » est lui-même un dieu, le génie des genius même, le premier dieu à la limite du ciel. Seuls des esprits transparents volent jusqu'à lui et s'émeuvent et gémissent en tournant autour de lui (le mi-chemin). Au même instant, des âmes damnées approchent le repère d'Hécate et lui rendent hommage en versant de l'eau pure sur ses pieds. L'homme tressaille alors car la nuit est bien tombée, et avant son départ, la fin de ses pathétiques allés et venus entre l'éther et la terre, il espère voir.

Que cherche-t-il, où veut-il aller?

Je suis un daimôn échangeur. Je ne suis fait ni de terre ni d'éther. Je suis le genius qui assure le *medietas*, le *metaxu*, l'aller retour entre le haut et le bas, entre les morts et les immortels. Qui suis-je?

« Car tout ce qui est démon tient le milieu entre le divin et le mortel » (Platon, *Le banquet*). Aux yeux de Platon, le daimôn par excellence est Éros, qui est tout le contraire d'un dieu, et c'est à partir des caractéristiques de l'eros que Platon définit la tâche de la philosophie : « les bœufs ne gardent pas les bœufs, les chèvres ne gardent pas les chèvres, les daimones sont les gardiens des hommes » (Platon, *Les lois*).

Juste après Cupido, le second grand démon est Somnus. Tout démon est excessivement émotif, lubrique et mélancolique. Aux hommes sont réservés l'effroi (la mort), le sommeil et le désir. Seuls les démons connaissent la joie de l'indifférence. Les daimôn étant des dieux échangeurs, ils sont aussi gardiens des échanges qu'ils offrent. De la pire – du sommeil de la mort et de la naissance – à la plus pathétique le désir de la bête, la tension du phallos, le fascinus au sommeil et au reflet, le daimôn est l'image de la perfectibilité. Sa beauté est aussi vraie que celle de Narcisse est fautive (le double spéculaire auquel est confronté Narcisse n'est ni fantôme érotique ni vision onirique). S'il peut faire de la bête un homme et d'un homme une bête, il confine en même temps l'homme et la bête à vivre du même regard, alors que lui s'en soustrait, ne se nourrissant que de la pâle clarté sublunaire. Témoins, gardiens, échangeurs, ils viennent tous en pair et sont tous d'essence masculine. Leur créateur et maître est pourtant une femme (Aphrodite). Que cela veut-il dire?

Naissance de la conscience chez les Grecs :

« Une certaine voix, que j'entends depuis l'enfance, qui lorsqu'elle se fait entendre, ne me dit jamais de faire mais me détourne de ce que je m'apprêtais à faire ». (Platon,

Apologie de Socrate). Quelle est cette voix? D'où vient le jugement apotropaïque?
Sèmeion

De Grèce à Rome :

Le genius est le dieu engendreur des romains. Le genius se distingue non seulement du phallos des grecs, mais aussi du dieu Mutos ou Fascinus. Les anciens romains vivaient sous la protection des genius auxquels ils sacrifiaient des fleurs (des organes sexuels). Genius est celui qui engendre (gignis, gignitur). Ce premier ange gardien familial est un être sexuel et sexué conjurateur. Genius est le pont discursif entre « gens » et « géniteur ». De même que le lit conjugal à deux places se nommait « lectus genialis ». Fascinus est le Dieu du sexe viril rigide. Il est le dieu de la fascinatio qui protège le sexe masculin de l'impuissance ou de la flaccidité en lui assurant un potentiel de fascinans inégalé. Genius est le Dieu de la semence virile féconde qui jaillit de sa *rigor* de sa *virtus*, à partir des deux genitias où elle se concentre. Comme genius traduit daimôn, virtus traduit ici dunamys. Virtus veut toujours dire en vieux romain, puissance sexuelle virile. L'eudaimonia des Grecs était inflatio (ce qui redescend), alors que l'auctoritas des romains renvoie à ce qui s'accroît, ce qui s'érige. Lorsqu'un romain possédant une vaste famille mourrait, son suaire était recouvert d'un linge sombre (il reposera) et lorsqu'il mourait sans descendance, on le couvrait d'un linge blanc (il désire encore et errera). Pour bien saisir ce passage à genius depuis daimôn, relisons ensemble l'invocation à Vénus qui ouvre *De la nature* de Lucrèce.

Cérès, Junon, Vénus, Phoebé, Proserpine, Diane, Hécate, Rhamnusic, Isis, Innana... Isis chasse Vénus et la lune devient la reine des démons... du diabolus au deus.

Le discours d'Iontius au premier concile de Latran (à l'origine de sa mauvaise réputation) :

Chacun subit ses affres. Il est bien vrai que nous possédons une âme et qu'elle ne peut se limiter aux simples actions dans la cité et aux quelques sentences mémorables. Le réel est bien plus imprévisible que le langage qui nous en défend nous le laisse croire. Ce langage, pauvreté essentielle de l'âme, prétend pourvoir le monde de sens et pourtant, il ne cesse de viser ce qui le dépasse. La naissance emplit d'inquiétudes et de visions de l'invisible. La mort emplit d'effroi et d'apparences inlocalisables. Entre les deux, le fascinans, toujours entre deux langages. Ce monde est une métamorphose infinie qui ne cesse de surprendre car il mêle la répétition la plus extraordinaire à l'avenir le plus aléatoire. La soie provient d'un ver, le cri le plus strident d'un berceau, le péché de l'obséquiosité, la peur vient de la vie, le feu des branches mortes, l'homme d'une vulve, le démon du miroir, les ailes de la lune, les anges de la masturbation et la communion des saints, des orgies.

C'est pourquoi j'ai le profond sentiment que Marie-Madeleine fut très déçue de ce qu'elle vit quand, répondant aux rumeurs, elle se rendit devant le tombeau (vide) de Jésus. Au lieu du christ, elle vit deux anges limitrophes aux accents condescendants, elle où voulait l'Un, elle vit deux, là où elle croyait trouver l'éternité elle découvrit le temps, et là où elle

espérait l'union, elle ne trouva que le langage. Le christ est le dernier (et absurde) retranchement de la déception.

Discours d'Iontius à l'intention des lilins et autres adorateurs de la nuit :

En lisant Ovide, Lucien et Apulée, on peut voir la métamorphose de la lune s'opérer. Car toute intelligence vient de la lumière et les chaldéens étaient convaincus que la lune possédait sa luminosité propre. Rappelons nous ce passage du magus Apulée, dans la quatrième métamorphose :

La reine de la nuit, sous la forme d'Isis, apparaît en songe à Lucius, elle est couronné du miroir, enveloppée d'un immense manteau noir – un manteau d'une noirceur si obscure qu'elle resplendit. Elle s'adresse à lui :

« Je suis la nature, mère des choses terrestres et supra-terrestres, maîtresse des éléments, origine et principe des siècles, reine des mânes, première divinité du ciel, type uniforme des dieux et des déesses. Les voûtes lumineuses du ciel, les souffles salutaires de la mer, les silences désolés des enfers, c'est moi qui les gouverne ».

C'est ainsi que le daimôn de la lune, ou plutôt la déesse des démons, la seule déesse influente dans le monde sublunaire, la déesse gardienne et libératrice des dieux, s'est subitement substituée à la Vénus de Lucrèce, à la Junon de César et à la Minerve d'Auguste, elle qui les contient tous. Celle là même qui avait fondée la lignée de la cité romaine, avait légitimé la généalogie impériale, avait divinisé les premiers empereurs se volatilisa pour devenir reflet de la lune.

Isis chasse Vénus et Yahvé chassa Isis. Le christianisme contraignit les démons et les dieux à se réfugier dans le monde des saints où d'ailleurs ils se multiplièrent, délogeant peu à peu le podium des martyrs qui avaient repris le relais des héros. Et voici que le principe, la tradition elle-même peut s'intérioriser, et la voix intérieure devient le reflet de la faute, comme le daimôn du miroir pouvait permettre le premier geste de relation de soi à soi. Cette relation de soi à soi devient le principe de communion avec les dieux comme le cri du berceau devient l'ange des otages. Du démoniaque au diabolique, seule la direction de cette voix en décide : la voix n'inhibe plus l'action, elle la condamne après le geste. Le prudent devient témoin et le témoin l'enfant, lui-même otage de sa mère. Comme dans mon temps, l'on disait que les daimôns occupaient l'espace entre la terre et la lune, les peccatum occupent maintenant cet intervalle ouvert dans l'âme. Vous, adorateurs de la nuit, amoureux de vous-mêmes dans votre haine de ce qui est, vous avez accueilli le peccatum et vous l'appellez Lilith ou je ne sais trop encore. Mais vous oubliez que tout cela n'est qu'un mouvement succinct à l'intériorisation des dieux. Ce que vous aimez, c'est votre faute, le rejet de Yahvé, et ce que vous détestez, c'est ce qui se trouve dans l'intervalle de l'attente, l'existence. Maîtres du ciel, apôtres de l'inférieur et adorateurs de figures nocturnes, vous voilà devenus obséquieux, simplement adorateurs de la voix intérieure, enfants du miroir. Obsequium vient du respect que doit l'esclave à son maître, et alors que vous refusez l'intériorisation dernière, qui devrait se confondre

avec la fonctionnarisation, vous persistez à appeler Lilith celle qui n'est que le reflet de votre désir de servitude.

Iontius, sur la demande de Héliogabale, se prononce sur le plaisir solitaire :

Les hommes et les femmes qui touchent leurs parties génitales durant la sieste ou durant l'aube, soit parce que Cupidon les a visités, soit parce que Somnus a érigé leur corps et dirigé leur main, hallucinent un double qui procure une attirance de plus en plus irrésistible aux scénarios assez peu volontaires dans lesquels ils commencent à se complaire. Ce double porte son assistance au plaisir qui vient à leur aide au terme de leur songe.

Nous tombons parfois dans une nostalgie vaine à l'endroit de joies qui seraient honteuses et socialement dévastatrices s'il fallait les avouer publiquement (aux proches) ou les exécuter simplement. Une rêverie exagérée en naît et s'impatiente et la sensualité imaginaire excuse l'inavouable ou l'irréalisable. Ce corps qui n'est pas là vient protéger du désir qui peut tout bouleverser. Il offre son corps à l'idée que l'âme repousse. Il soutient et défend la conscience contre elle-même. On s'endort dans son rêve et chaque éveil devient une jouissance et une torture.

Iontius, sur le plaisir gratuit:

Donner l'amour qui revient à Dieu, c'est procurer à l'homme sa descendance. Faire des enfants mâles renforce la puissance des armées et les lances dressées retiennent l'envahisseur. Le puissant, au terme de sa descendance noie sa progéniture dans le liquide de crainte d'être transpercé par la bâtardise. Les prêtres ascétiques condamnent tout comportement qui dévierait de cette triple engeance et qui pourvoit au plaisir du nouveau dieu. L'homme n'aime pas l'homme et se doit de mépriser sa femme. Le sexe viril du fils appartient à Dieu et la caverne de vie appartient à l'homme. Les hordes de pédérastes cherchent à hâter la fin des temps et cela nuit aux intérêts des maîtres. L'esclave se reproduit et le maître, las de tuer des enfants dangereux, apprend à sodomiser ses servantes. Ainsi le plaisir est suspect, la jouissance démoniaque et tout ce qui n'est pas dans la nature de la doctrine disparaissent de la nature elle-même.